

## **Topo Montréal** **Du garde-robe à la place publique**

Johanne Chagnon

Number 41, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46925ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chagnon, J. (1988). Topo Montréal : du garde-robe à la place publique. *Inter*, (41), 90–92.

# ROCHEFORT

## MONTREAL

### DU GARDE-ROBE À LA PLACE PUBLIQUE

Cet article inaugure une chronique sur l'activité artistique à Montréal. Eh ! oui, Montréal, la métropole dévorante, prend place à l'intérieur de cette revue ! Mais comment, en fait, s'y vit la situation au niveau des arts visuels contemporains ? Car qui dit plus grande agglomération dit aussi plus grande institutionnalisation de l'art et plus grande structuration du système artistique. Les possibilités offertes par le réseau de diffusion sont là, mais si elle sont inaccessibles, faute de correspondre aux positions dominant le système artistique, la situation peut devenir contraignante. Par contre, cette même situation favorise l'émergence d'autres formes d'expériences, soit que les artistes n'en aient pas le choix, ou qu'ils refusent le circuit officiel ou qu'ils aient envie d'autres terrains d'expérimentation.

#### L'INSTITUTION

Commençons avec un événement « officiel », l'exposition *Les temps chauds*, organisée par le Musée d'Art contemporain (MAC) et regroupant 25 artistes québécois.<sup>1</sup> Il est important d'y regarder de plus près car, selon les propos des conservateurs, cet événement « voulait présenter ce qui apparais-

sait être certaines des directions les plus marquantes de l'art actuel québécois ». Comment le MAC conçoit-il cet art actuel ? Bonne question ! La réponse, on pouvait la deviner d'avance : en citant les 25 noms qui reviennent le plus souvent cette année, Betty GOODWIN, Michel GOULET, Raymond APRIL, ... et ainsi de suite jusqu'à ce que la liste soit complète. Cette exposition du MAC ne faisait que reconfirmer les mêmes valeurs sûres. Aucun risque, aucune présence côte à côte de propositions diversifiées puisées dans des milieux différents. Le MAC a le mérite d'avoir mis tous ses efforts (et toutes ses salles, même le garage !) au service d'un événement axé sur la production québécoise contemporaine, et dans lequel la performance était considérée au même titre que les autres disciplines. Mais c'est une belle occasion ratée pour les cinq conservateurs de cet événement à caractère de « constat théorique » de faire réfléchir aux diverses facettes de notre activité culturelle. De plus, le contexte muséologique, en tant que cadre « légitimateur », maintient une distance in-

solante entre le spectateur et les pièces exposées. On a conscience de cette situation depuis longtemps, mais l'exemple des *Temps chauds* était encore plus frappant à ce niveau puisqu'on avait affaire à des œuvres qui, quoique très récentes, surprenaient par leur présentation très « sage ».

Il n'y avait donc rien de particulièrement réjouissant du côté institutionnel cet été d'autant plus qu'on apprenait que, contrairement à ce qui avait été prévu et pour des raisons assez obscures, la rétrospective de l'œuvre de Paul-Émile BORDUAS, préparée par le Musée des beaux arts<sup>2</sup>, n'ira pas à Toronto (ni ailleurs non plus). Cette nouvelle laisse un goût amer quant au poids de nos institutions publiques aux niveaux canadien et international et à la possibilité de faire connaître l'art québécois, même plusieurs années après sa création...

#### LIEUX VARIABLES : LE PRIVÉ

Il est de plus en plus évident qu'il faut regarder ailleurs que dans les milieux officiels pour être en contact avec un éventail plus complet de produc-

tions artistiques (qui risquent d'avoir davantage de portée). Récemment, deux événements intéressants se sont déroulés dans un cadre très intime. En mai dernier, Jean-Claude ROCHEFORT ouvrait les portes de son salon double, chez lui, rue Esplanade<sup>3</sup>. On entrait visiter cette exposition comme on arriverait en visite chez quelqu'un : s'établissait déjà là une approche différente. Une radio, intégrée à une des œuvres exposées, jouait faiblement. L'atmosphère se voulait feutrée. En accord avec les dimensions des pièces du salon, des tableaux de petit format, dont deux vraiment minuscules, étaient accrochés au mur de façon inégale, souvent regroupés par paires. Le processus de création jouait aussi avec la manière de disposer les objets dans l'espace. Tous les éléments de l'exposition, dans ce lieu bien particulier, se conjugaient pour donner l'impression d'entrer à pas discrets dans l'imaginaire secret de l'artiste : l'emploi de matériaux simples (collages avec papier journal, carton, papier collant...) ; l'aspect « tableaux inachevés » de plusieurs œuvres ; les associations d'images propres à l'artiste, déroutantes pour le spectateur au premier abord, dont des emprunts à divers moments de l'histoire de l'art ; les murs retouchés sur lesquels des coulisses discrètes donnent à penser que certaines œuvres ont été réalisées sur place ; le tapis rouge par terre, au centre, quelque peu intrigant... Jean-Claude ROCHEFORT parvient à créer un climat intimiste propice à une rencontre sans interférences entre ses œuvres et le public, et ce à un niveau très individuel. Les mêmes œuvres exposées ailleurs n'auraient pas donné autant cette impression de dévoiler un monde intérieur, là où la sensibilité personnelle expérimente en s'accommodant du flottement du sens.

Un autre événement récent s'est déroulé dans un cadre privé : *Une louve, un instant, dans les marguerites*, événement théâtral dans lequel la comédienne Diane DUBEAU récitait un texte de l'auteur Michel GARNEAU dans une installation de Pierre GRANCHE. Ce spectacle très impliquant n'était pas présenté dans





un seul salon, mais dans 25 salons d'autant de personnes qui avaient accepté de recevoir cette production chez eux pour un soir <sup>4</sup>. En continuité avec sa recherche à partir de l'architecture montréalaise, Pierre GRANCHE avait créé une installation modifiable intégrant des éléments de la nature et avait préparé pour chacun des spectateurs une lampe amovible au bout de laquelle était fixée une maquette de chacun des lieux visités. Le spectateur était invité à regarder le spectacle à travers la maquette agissant alors comme caméra. Au mur étaient accrochés la photographie et la plan de chaque salon, avec nom et adresse de l'hôte. Un tel événement met en évidence le type de rapport particulier et significatif qui relie l'œuvre et le spectateur dans un cadre intime. Personnellement, le texte même de Michel GARNEAU me rejoignait peu, mais le fait qu'il soit récité dans un salon privé, avec d'ailleurs beaucoup de chaleur par Diane DUBEAU, a servi de déclencheur pour amener à réfléchir à plein d'autres considérations : comment d'autres gens peuvent penser, sentir, vivre dans leur quotidien et comment se situe ma propre expérience ; comment un autre individu peut me rejoindre à travers sa différence. Face au même spectacle dans une salle habituelle de théâtre, j'aurais trouvé le texte plus ou moins intéressant et mon expérience se serait arrêtée là. Le lieu de présentation est

venu relancer l'intérêt en tant qu'espace quotidien, source d'imaginaire.

#### LIEUX VARIABLES : LE LOCAL PUBLIC

En mai dernier, *Les Incroyables et les Merveilleuses Inc.* manifestaient à nouveau leur présence. Fondé en '84, ce groupe organise des événements selon ses besoins, ne cherchant pas à s'inscrire dans un cadre restrictif et figé : donc avec le moins de compromis possibles, mais aussi tous les investissements humains et monétaires inhérents à de telles initiatives. La constitution de ce regroupement d'artistes est fluctuante, dépendamment des ressources et des expériences. On a pu voir quelques expositions des membres et d'autres artis-

tes invités, présentées dans un espace situé au 56, rue Mont-Royal Est, alors que les membres participaient aussi à des événements d'autres organisateurs, en s'affichant en tant qu'*Incroyables et Merveilleuses*. La dernière manifestation du groupe, l'exposition *Tour*, réunissait six artistes dans un gymnase d'un centre culturel prêté par la Ville de Montréal <sup>5</sup>. Elle offrait un intérêt davantage au niveau de l'aménagement collectif qu'à celui des œuvres prises isolément. À la différence d'autres événements semblables, *Tour* fut conçue selon un plan d'ensemble concerté, mettant l'accent autant sur le groupe que sur l'individu. Outre les espaces réservés à chaque participant, le centre était occupé par une œuvre collective sous la forme d'une « tour ». Cet escalier tout en spirales, insécurisant, menait le spectateur à ... une phrase : « la poésie est un acte terriblement périlleux ; plus c'est lourd, plus c'est endormi » ! Le texte était d'ailleurs très présent dans cette exposition : une des artistes avait une intervention non pas visuelle mais écrite, disséminée à travers les installations. La tout offrait un aspect symbolique et émotif au sein de l'exposition : en tant que référence à la tour de Babel, symbole de confusion, de difficulté de communication et aussi de folie de réalisation. Un peu à l'image des joies et des tiraillements de toute entreprise collective. Illustrant ce qui unit les individus et les différencie en même temps.

Passons d'un lieu sportif à un autre : du gymnase à la taverne ! L'exposition collective *Quatorze* a été présentée en deux volets successifs à la taverne l'Inspecteur Épingle <sup>6</sup>. Cet événement réunissait 14 individus de générations diverses qui, sans former un regroupement dûment constitué, partagent des affinités d'attitudes et ont des expériences communes de travail les uns avec les autres, depuis quelques années. Plusieurs de ces artistes sont connus pour leurs travaux multidisciplinaires, leurs happenings ou performances et leurs expérimentations de nouveaux terrains d'intervention. En ce sens, leur rassemblement affirmerait un désir d'envahir un autre type d'espace : une action au niveau de son environnement quotidien, dans un lieu de rencontre familial. Le rapport avec les œuvres exposées dans un tel lieu est particulier : un côtoiement prolongé, répété si désiré, dans un cadre détendu, permet d'amplifier la relation spectateur/œuvre (et artiste bien souvent !). Les deux volets de l'exposition *Quatorze* étaient par contre inégaux : le premier, d'un accrochage plus traditionnel, ne faisait bien souvent que se superposer à l'environnement naturel de l'endroit, réduisant ainsi la portée des œuvres ; le deuxième offrait un accrochage plus cohérent d'œuvres à caractère environnemental (compte tenu des contraintes de l'espace), interrogeant davantage le spectateur. On n'avait pas affaire ici à des œuvres intimistes : le type de lieu





« place publique » appelait des œuvres ayant prise directement sur la réalité actuelle, quoique pas toutes également significatives.

#### LA GALERIE

Le mois de juin aurait pu être qualifié de « mois du féminisme » ! La 3e Foire internationale du livre féministe s'est tenue cette année à Montréal et réunissait 200 femmes de divers pays et de nombreuses maisons d'édition. Les conférences accompagnant cette manifestation abordaient des sujets aussi pénétrants que la question de la mémoire, du pouvoir, de la censure ou plus spécifiques comme la question du féminisme en Asie du Sud-Est, démontrant que les débats suscités par le féminisme sont loin d'être terminés. Parallèlement à cette Foire et dans trois galeries

simultanément s'est tenu l'événement *Art et Littérature féministes* organisé par Rachel BOUCHER et Sylvie COTTON, du Centre de diffusion d'art multidisciplinaire. Trois volets composaient cet événement : un hommage spécial à Jovette MARCHESSAULT et Mary MEIGS, invitées à cause de leur place importante au sein du féminisme et leur travail à la fois comme écrivaine et artiste, un volet Mail-Art permettant une participation internationale et une exposition collective de 17 artistes du Québec et du Canada choisies en fonction de leur travail impliquant un rapport entre arts visuels et littérature<sup>7</sup>. Les œuvres de ce troisième volet n'avaient pas été produites selon une optique volontairement féministe mais le contexte de l'exposition amène inévitablement à se poser la question de la

stratégie féministe actuelle. Même s'il est toujours difficile de débroussailler une grande diversité d'œuvres, on peut esquisser que, manifestement les femmes favorisent une action au niveau de l'environnement immédiat et de l'imaginaire personnel. Ces recherches menées individuellement prennent plus de poids grâce à l'affirmation collective que permet un regroupement au sein d'un même événement. Pour le public qui faisait la visite en enfilade de l'exposition de *Art et Littérature féministes*, la succession des univers intimes des artistes, alimentés en plus dans bien des cas par ceux des écrivaines, finissait paradoxalement par le faire sentir parfois extérieur aux œuvres : trop de détails, souvent autobiographiques, manquaient parfois pour une meilleure compréhension de toutes les données de l'œuvre. Dans l'ensemble, l'exposition avait une présentation conventionnelle. Le lieu « galerie » serait-il encore une fois déterminant, en ne créant pas un environnement approprié pour appréhender des œuvres à caractère intimiste ?

Des productions mentionnées plus haut, on peut dégager que le choix du lieu de présentation constitue une dimension importante de l'œuvre. Relevant d'un concept d'art plus environnemental et révélant aussi une attitude particulière pour rejoindre plus efficacement un public rendu moins passif. Par contre — il faudrait revenir sur ce point — cet intérêt porté aux implications découlant de l'espace physique fait en sorte que le contenu des œuvres est presque relégué au second plan. Chose certaine, il faut être curieux pour faire des découvertes enrichissantes. Surtout que c'est plutôt du côté des pratiques en rapport plus direct avec le quotidien que semble se situer actuellement une alternative d'action et de réflexion qui mérite une attention spéciale. On y sent une volonté de s'affirmer en tant que sujet, non coupé de sa propre histoire et de son contexte social. Comme une critique du système par une pratique artistique qui fait son chemin à travers les interstices, en se foutant bien du système...

Johanne CHAGNON.

<sup>1</sup> Exposition présentée du 1<sup>er</sup> juin au 11 septembre '88. Artistes invités : Raymonde APRIL, Dominique BLAIN, Sylvie BOUCHARD, Thomas CORRIVEAU, Nathalie DEROME, Pierre DORION, Andrew DUTKEWYCH, Christiane GAUTHIER, Betty GOODWIN, Michel GOULET, Pierre GRANCHE, Paul HUNTER, Sylvie LALIBERTÉ, Raymond LAVOIE, Gilles MIHALCEAN, David MOORE, Serge MURPHY, Roland POULIN, Sylvia SAFDIE, Michel SAULNIER, Danielle SAUVÉ, Serge TOUSIGNANT, Martha TOWNSEND, Carol WAINO, Michèle WAQUANT. Conservateurs : Josée BÉLISLE, France GASCON, Gilles GODMER, Pierre LANDRY, Réal LUSSIER.

<sup>2</sup> Exposition présentée du 6 mai au 11 septembre '88. Conservateur : François-Marc GAGNON.

<sup>3</sup> Exposition présentée du 22 mai au 5 juin '88, au 5881 de la rue Esplanade.

<sup>4</sup> Pièce de poésie-théâtre présentée du 24 mars au 7 mai '88. (Tant pis pour les curieux : on ne vous dévoilera pas le nom et l'adresse des personnes visitées !)

<sup>5</sup> Exposition présentée du 29 avril au 22 mai '88, au 5115 rue Rivard. Artistes : Diane-Jocelyne CÔTÉ, Louis HACHÉ, François LEBEAU, Jean MAROIS, Mireille PLAMONDON, Éric RAYMOND (conception de l'éclairage : Jean ONESTI).

<sup>6</sup> Premier volet de l'exposition présenté du 17 mai au 1er juillet '88, au coin des rues Saint-Hubert et Duluth ; artistes : Yves AUCLAIR, Pierre AUGER, Éric BRUNET, Reynald CONOLLY, Denis MASSON, Claude LAMARCHE, Serge LEMOYNE. Deuxième volet présenté du 5 juillet au 14 août '88 ; artistes : Robert BOURDEAU, Claude Paul GAUTHIER, Odette GAUVREAU, Pierre GOULAG, Régis, Pierre PÉPIN, Armand VAILLANCOURT. Organisateur : Yves AUCLAIR.

<sup>7</sup> Exposition présentée du 7 au 26 juin '88 à l'Espace 205, au 4060 boul. Saint-Laurent local 205 (espace de la Galerie Powerhouse), à la Galerie dare-dare, 4060 boul. Saint-Laurent local 211 et à la Galerie du SAC (Service d'animation culturelle de l'Université de Montréal) au 2332 rue Édouard Montpetit. Artistes invités pour le volet exposition collective : Francine BEAUVAIS, Ginette BERNIER, Persimmon BLACKRIDGE, Bianca CÔTÉ, Lucie DUVAL, Lucie GAGNON, Diane GIGUÈRE, Suzanne GRISÉ, Astrid LAGOUNARIS, Renée LAVAILLANTE, Andrée L'ESPÉRANCE, Micheline LÈVESQUE, Terri L. ROBERTON, Hélène ROY, Hélène SARRAZIN, Cheryl SOURKES, Sylvie THOMAS. Performance de Ginette BERNIER.

